
CARMEN KORN

FILLES
D'UN TEMPS
NOUVEAU

ROMAN



CHARLESTON

CARMEN KORN

FILLES D'UN TEMPS NOUVEAU

Hambourg, 1919

Tandis que l'Europe se relève avec peine de la guerre qui l'a ravagée, un vent d'espoir et de folle liberté souffle sur une nouvelle génération née avec le siècle. Issue de la bourgeoisie, la jeune Henny se destine à la carrière de sage-femme, aux côtés de Käthe, fervente militante communiste. Leur chemin croisera celui d'Ida, riche aristocrate qui dissimule son âme rebelle sous le vernis des conventions, et de Lina, farouchement libre et anticonformiste...

Rien ne les destinait à se rencontrer, et pourtant, les quatre jeunes femmes vont nouer une amitié indéfectible dans la folle ambiance des années 1920.

Mais très vite, la joie des années d'après-guerre laisse place à la lente montée des années noires et leur amitié devra survivre à l'inexorable marche de l'Histoire.

Une fascinante saga où les destins mêlés de quatre jeunes femmes inoubliables dessinent en filigrane l'histoire d'une génération marquée plus qu'aucune autre par un siècle de guerres et de chaos.

« UN ROMAN PUISSANT ET EXTRÊMEMENT VISUEL. CARMEN KORN EXPLORE TOUTE UNE ÉCHELLE DE SENTIMENTS, DE LA SOUFFRANCE À L'ESPOIR. »

Hamburger Abendblatt

Traduit de l'allemand par Barbara Fontaine

ISBN : 978-2-36812-527-4



9 782368 125274

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Couverture : le-petitatelier.com

Photo : © ullstein bild



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Carmen Korn nous dépeint avec brio l'évolution du contexte politique, économique et social pendant l'entre-deux-guerres et la Seconde Guerre mondiale. *Filles d'un temps nouveau* est un roman empreint d'ouverture d'esprit et de féminisme. Les quatre héroïnes vont, à leur manière, sortir des normes sociales imposées à leur époque et résister. Une belle découverte, j'ai adoré cette lecture ! »

Clémentine, de @helynna_

« *Filles d'un temps nouveau* possède tout ce qui fait d'une histoire un inoubliable instant de lecture : des personnages attachants, un récit qui ne manque pas d'intérêt, une plume captivante, et surtout des thématiques fortes qui servent totalement le propos. »

Adéline, de @livrovore

« Carmen Korn nous décrit dans son roman une fresque de l'Allemagne, des années 1920 à la fin de l'après-guerre. J'ai aimé découvrir le destin lié de ces personnages sur plusieurs décennies. Un roman sur la souffrance et la misère de la guerre mais aussi sur l'espoir. »

Floriane, de @les_lectures_de_flofloenael

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur la page
www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

FILLES D'UN TEMPS
NOUVEAU

Titre original : *Töchter Einer Neuen Zeit*
Copyright © 2016 by Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg
Publié par l'intermédiaire de l'agence EDITIO DIALOG, Lille, France.
www.editio-dialog.com
Traduit de l'allemand par Barbara Fontaine

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-527-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Carmen Korn

FILLES D'UN TEMPS
NOUVEAU

Roman

Traduit de l'allemand
par Barbara Fontaine


CHARLESTON

MARS 1919

HENNY LEVA LA TÊTE ET TENDIT L'OREILLE. Un bruit montait de la cour jusqu'au deuxième étage où elle se trouvait, un son aussi nostalgique que le tintement des cloches et le chant du merle. Les samedis de son enfance lui revinrent en mémoire. Les samedis d'été. Le scintillement de l'eau dans la citerne. Les groseilles blanches qu'elle avait le droit de cueillir sur les arbustes plantés contre le mur arrière de la cour. L'odeur du gâteau que sa mère enfournait pour le dimanche. Son père qui était revenu du bureau et sifflait doucement tout en dénouant sa cravate et en déboutonnant le col de sa chemise.

Henny alla ouvrir la fenêtre pour écouter ce bruit qui ressuscitait toutes ces images en elle : c'était le grincement de la vieille balançoire.

L'été était encore loin. Le petit garçon assis sur la balançoire portait des guêtres en tricot grossier et un manteau court, le ciel était gris, les groseilliers étaient encore nus. Seul le saule exhibait ses premiers

chatons, les nivéoles de printemps poussaient au bord de la pelouse, et la lumière aussi semblait plus prometteuse que les jours d'avant. Les sombres mois d'hiver étaient finis, et avec eux les sombres années de la guerre.

— Tu es encore en chemise, mon enfant, et en plein courant d'air.

Henny se retourna vers sa mère, qui était entrée dans la cuisine et la rejoignit près de la fenêtre.

— Il n'est pas encore huit heures et la mère Lüder envoie déjà le petit dans la cour, dit Else Godhusen en secouant la tête. Et toi, mets-toi en train. J'ai encore de l'eau chaude dans la chaudière, je te la verse dans la bassine.

Le garçon descendit de la balançoire et disparut du champ de vision de Henny. Il était sans doute entré dans l'immeuble par la cave. La balançoire continua à osciller un moment. Henny se dirigea vers l'évier, ajouta de l'eau froide dans la bassine en émail et tira l'épais rideau de coton blanc dont la broderie anglaise se déversait pratiquement sur le linoléum au sol. Les anneaux du rideau glissèrent le long de la tringle et le coton blanc se referma au milieu de la cuisine pour former un petit cabinet.

C'était son père qui avait installé la tringle, peu après le douzième anniversaire de Henny. « La môme se développe, avait dit Heinrich Godhusen. Ce n'est plus possible qu'on la regarde se laver comme ça, debout devant l'évier. » Henny avait eu dix-neuf ans la veille et son père était mort quelques années plus tôt. Tombé pendant la Grande Guerre.

Henny retira sa chemise et prit le savon à la violette dans la coupelle. Rien à voir avec ces savons de guerre rugueux qui ne contenaient presque aucune graisse et

dans lesquels on mettait à peu près tout ce qu'on trouvait, y compris de l'argile. Elle plongea un instant le précieux savon dans l'eau et le fit pieusement glisser d'une main dans l'autre jusqu'à ce qu'une petite mousse se forme. Puis elle commença à se laver de la tête aux pieds.

— Ça embaume dans toute la cuisine, dit sa mère avec la fierté de celle qui avait offert le savon.

Henny avait trouvé le savon à la violette parmi ses cadeaux sur la table, à côté d'une trousse de sage-femme achetée d'occasion, mais en bon état. Else Godhusen avait sacrifié un peu de margarine pour en faire briller le cuir sombre. « Pour la future sage-femme, avait-elle dit. C'est encore mieux qu'infirmière. Comme ton père serait fier. »

Mère et fille avaient voulu l'empêcher, à trente-huit ans, de s'engager volontairement et avant l'heure dans la guerre. « Ne joue pas les héros », avait dit Else. Mais Heinrich Goldhusen était déjà emporté par l'ivresse patriotique d'août 1914. Il avait agité son chapeau, un léger chapeau de paille si facile à agiter. *Vive l'Allemagne. Vive l'Empereur.* La fanfare jouait, des fleurs dépassaient du canon des fusils.

Parti à la guerre, mort, enterré en Mazurie. Le deuxième bataillon du régiment de Landwehr avait été envoyé sur le front de l'Est dès septembre. « La guerre est un enfer », avait écrit Heinrich à Else. Henny n'en savait rien.

— Käthe m'a semblé un peu jalouse de ta trousse hier, dit Else Godhusen. Je me demande bien avec quelle besace elle va se présenter à la maternité de Finkenau. Quand je pense qu'ils ont pris Käthe, elle qui est souvent si négligée. J'ai remarqué que ses ongles n'étaient pas très propres.

— Maman, arrête, dit Henny derrière son rideau.

Sa grande amie d'enfance avait hésité à postuler aussi pour une place d'apprentie. Sage-femme à Finkenau, qui était considérée depuis cinq ans comme l'une des meilleures maternités de tout le pays, cela semblait trop ambitieux à Käthe, employée dans une institution de bienfaisance.

— Tu connais Käthe depuis qu'elle a six ans, mais parfois j'ai l'impression que tu ne peux pas la souffrir, dit Henny en attrapant la chemise qu'elle avait suspendue à la tringle.

— Tu peux bien sortir toute nue. Tu ne vas quand même pas te gêner devant ta mère, et la cuisine est bien chaude.

Henny écarta le rideau et apparut dans sa chemise.

— Tu as entendu ce que j'ai dit ?

— Est-ce que je ne suis pas allée prendre la dernière bouteille de vin du Rhin de ton père à la cave pour la boire avec toi et Käthe ?

— Donc tu l'apprécies ?

La mère de Henny se laissa le temps de répondre.

— J'aime bien Käthe, dit-elle enfin, mais tu es la plus raffinée des deux.

*

« Ta mère ne se prend pas pour n'importe qui, avait glissé Käthe la veille au soir sur le pas de la porte, au moment de dire au revoir à Henny. Et je ne parle même pas de son obstination politique. »

La soirée avait commencé comme une joyeuse fête d'anniversaire. Elles avaient vidé la bouteille d'Oppenheimer Krötenbrunnen 1912, un vin déjà trop vieux et assombri par le dépôt. Elles avaient porté un toast à Henny et à son père pour qu'il repose en paix, puis trinqué à l'avenir et

aux sages-femmes. Elles l'avaient accompagné de tartines d'oignons hachés et de cornichons au vinaigre qu'Else avait retrouvés au milieu des bocaux vides.

— Un jour, Heinrich et moi avons commandé du bouillon avec de véritables paillettes d'or, s'était-elle rappelé. Chez Cölln*. Mais ton père n'aimait pas les huîtres, ça avait trop goût de poisson pour lui.

— De l'or dans la soupe, avait commenté Käthe en secouant la tête. À l'hôtel Reichshof il y a des petits gâteaux français avec un glaçage rose et des pralines dessus. Ils brillent aussi. Mais on ne peut pas les acheter avec des tickets.

— Tu as toujours raffolé des gâteaux, répliqua la mère de Henny, vexée parce qu'elle se serait bien attardée sur le faste d'avant-guerre. Comment peut-il y avoir déjà des petits fours alors qu'on était encore en guerre contre la France il y a quelques mois ! Comment se fait-il d'ailleurs que tu ailles au Reichshof, Käthe ?

— Il y a du gâteau marbré pour le dessert, était vite intervenue Henny pour orienter la conversation hors de la zone dangereuse.

— Juste un petit gâteau. Les ingrédients n'étaient pas suffisants pour le grand moule. Käthe ne va en faire qu'une bouchée.

— Alors il ne vaut mieux pas y toucher, avait dit Käthe. Pauvre petit gâteau, ce serait dommage pour lui.

Peut-être qu'Else Goldhusen avait mal supporté le vin. En tout cas, Henny imputa à l'alcool le fait que sa mère ait entonné cette chanson :

Ils ne l'auront pas, le Rhin libre allemand

*Même s'ils hurlent comme des corbeaux avides.*¹

1. Chanson rhénane patriotique et nationaliste créée en 1840 et dirigée contre les Français (Note de la traductrice).

— Cette guerre a été un crime ! avait lancé Käthe au milieu du deuxième vers. Au détriment de tous les peuples. Et le Kaiser est une crapule.

— Beaucoup ont surtout fait preuve d'un grand courage. Tu ne tiens pas de discours communistes dans ma cuisine, Käthe.

C'était le moment où la soirée avait basculé.

Tandis que Käthe faisait les quelques pas qui la séparaient de l'appartement de la Humboldtstraße où elle vivait seule avec ses parents depuis que ses petits frères étaient morts, Henny avait caressé un instant le rêve d'avoir sa propre chambre. Une pièce sans l'omniprésence de sa mère.

Käthe et Henny avaient grandi à portée de vue l'une de l'autre. Les parents de Henny avaient emménagé dans l'immeuble à quatre étages de ce quartier d'Uhlenhorst Est peu avant l'entrée de Henny à l'école. Dès le premier jour, elle avait repéré sur le chemin la fillette aux nattes noires et à la blouse de travers. Käthe tenait sa pochette surprise* à la main, tout comme Henny. De leurs cartables pendaient des torchons servant à essuyer les ardoises. Les torchons flottaient au vent. Les nattes flottaient en vent. Des nattes noires. Des nattes blondes. Un jour de tempête.

« Regarde comme sa blouse est mal attachée », avait dit Else Godhusen, qui avait déjà son regard acéré et le jugement facile.

Avant d'aller se coucher, la veille, sa mère avait encore chanté à voix haute trois longues strophes de cette maudite chanson, en dépit de Henny, que le dernier vers avait encore poursuivie dans son sommeil : *Jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues.* Il avait retenti en elle sans pitié et n'avait été définitivement évacué que par le grincement de la balançoire.

Henny enfila le tailleur gris clair en laine peignée qu'Else lui avait taillé à partir d'un costume de son père, son chemisier blanc plissé et ses bottines à boutons.

— Tu t'habilles pour la ville, dit Else. Alors profite bien de ta liberté. Mais tu reviens pour midi.

Henny donna un petit baiser sur la joue à sa mère et ferma la porte derrière elle. Elle s'arrêta dans la rue et leva les yeux vers le deuxième étage, fit signe à Else, qui était à la fenêtre, comme toujours. Puis elle se baissa pour relacer l'une de ses bottines noires.

Elle avait vu des escarpins dans la vitrine de Salamander. En daim souple. Peut-être se les offrirait-elle pour commencer son apprentissage à la maternité. Pour entrer d'un pied léger dans une nouvelle vie. Loin d'Else.

« C'est parti pour une nouvelle vie », avait dit Käthe la veille en brandissant le poing tandis que Henny, à la porte, la regardait partir.

Enfants, il leur fallait six à huit sauts pour se rendre de l'immeuble de Henny à celui de Käthe, situé juste en face. Les sauts de Käthe étaient toujours les plus débridés.

Une chambre à elle. Une porte qui se ferme. Henny aurait pu financer cela avec son salaire d'infirmière. Mais Else n'avait pas voulu la laisser partir, et même son déménagement de la chambre des parents, où elle dormait à la place de son père depuis le début de la guerre, au lieu de dormir dans le lit pliant de son enfance, était devenu une épreuve de force.

Henny s'était approprié le petit salon, dont le crépi blanc attendait de grandes occasions, en campant sur la méridienne jusqu'à ce que sa mère l'autorise enfin à descendre le lit pliant du grenier. Cela s'était passé l'hiver dernier, et, depuis, la clef de la porte du salon était introuvable.

Ce matin, alors qu'elle écoutait la balançoire grincer, un autre souvenir lui était revenu. Celui du bourdon mort qu'elle avait trouvé dans la cour un jour. La petite Henny avait été surprise que les bourdons puissent mourir en été. Son père l'avait ramassé, posé dans sa grande main, puis transporté jusqu'au saule et enterré là-bas.

Son père si doux, qui était parti dans la folie de cette guerre. *C'est un rempart que notre Dieu*¹, avait-il chanté en se rasant lors de son dernier matin à la maison. Comme Heinrich Godhusen manquait à sa fille.

*

— T'auras intérêt à bien t'brosser les paluches, si tu veux devenir sage-femme, dit Karl Laboe en regardant le dos de sa fille.

— Je vais y arriver, à avoir des mains propres, dit Käthe.

Elle prit de l'eau dans le creux de ses paumes et s'en aspergea le visage. Elle ferait tout le reste plus tard, quand le vieux serait parti.

— On dirait plutôt une toilette de chat, commenta-t-il.

— Je préfère aller dans les bains publics que de supporter tes regards lubriques.

— Sois pas insolente, Käthe ! Tu mets encore les pieds sous ma table, et y en a pour un bail, vu que tu t'lances dans c'te formation de sage-femme.

Karl Laboe prit appui sur la table de la cuisine pour se relever du canapé. Sa jambe était raide depuis un accident de travail sur le chantier naval, qui l'avait d'ailleurs dispensé de faire la guerre. Quoique la vie ici, sur

1. Il s'agit du plus connu des cantiques de Martin Luther (N.d.T.).

le front intérieur, n'ait pas été une partie de plaisir non plus. Rien à se mettre sous la dent et les deux femmes sur le poil.

— Ta mère va rentrer tard. Elle s'est trouvée une nouvelle place de soubrette. Des bourgeois dans la Fährstraße. Elle fait le ménage chez eux.

— On sait. Allez, va-t'en !

— Eh, minute papillon ! dit Karl Laboe en saisissant la canne appuyée contre la table.

Käthe respira profondément en entendant la porte d'entrée se refermer enfin. Si elle allait à l'usine, elle pourrait se payer une chambre plus vite. Or cet apprentissage allait durer deux longues années. Tant pis. Henny avait raison. Quand oserait-elle quelque chose si ce n'était pas maintenant, à dix-neuf ans ? Pourquoi son père s'opposait-il à ce que le seul enfant qui lui restait fasse quelque chose de sa vie ?

Elle retira son jupon et recommença à se laver. L'eau était froide depuis longtemps, le savon aussi rêche qu'une pierre ponce.

« C'est bien que tu veuilles faire quelque chose de ta vie », avait dit Rudi, le garçon qu'elle avait rencontré en janvier à la Jeunesse ouvrière. Rudi aux boucles brunes, qui suivait une formation de typographe au *Hamburger Echo*. Il avait six mois de moins qu'elle. Il lui lisait sans arrêt des poèmes. Enfin, pas sans arrêt. Mais durant les deux derniers mois il y en avait eu au moins quatre. Ça se pourrait bien qu'il lui en lise un cinquième l'après-midi même, pendant qu'ils mangeraient un petit four dans le café du Reichshof. Elle ne lui avait pas encore demandé où il trouvait l'argent pour ces extravagances.

*

Lina prit dans l'armoire le grand drap sur lequel étaient brodées les initiales de sa mère. L'une des rares belles pièces qui n'avaient pas été vendues au marché noir. Pourtant cela n'avait pas suffi à les sauver tous les quatre pendant l'hiver de la famine. Le père était mort deux jours avant Noël 1916, la mère en janvier. Le vieux médecin de famille avait inscrit « insuffisance cardiaque » sur leurs certificats de décès, et c'était un bel euphémisme. Le désespoir de Lud, alors âgé de quinze ans, en comprenant que ses parents étaient morts de faim pour garantir la survie de leurs enfants.

Les Peters avaient mis du temps à avoir des enfants, tous deux avaient dépassé les quarante ans quand Lina était née, en 1899, puis Lud était arrivé deux ans plus tard. Les parents avaient aimé Karoline et Ludwig plus que tout et ils s'étaient sacrifiés pour eux. Cette pensée était difficilement soutenable. Lud en souffrait beaucoup plus qu'elle encore.

Lina se secoua comme pour chasser ces pensées et ouvrit la porte du cagibi situé derrière la cuisine, où son frère avait installé une douche. Il était habile. Peut-être aurait-il dû faire quelque chose de ses mains au lieu de commencer une formation commerciale. Lud voulait devenir commerçant parce que son père l'avait été. Tous ces efforts pour conserver quelque chose. À quoi bon ? Ce n'étaient que les vestiges d'une époque révolue.

Elle se déshabilla, posa ses vêtements sur le tabouret et se plaça sous la pomme de douche. Au début, il n'y avait que quelques gouttes. Lud s'était raccordé aux canalisations de la cuisine, mur contre mur avec l'ancien garde-manger. Ce n'était pas idéal, mais bien mieux que de faire sa toilette devant l'évier, et de toute façon il n'y avait plus rien à mettre au garde-manger.

Le peu de nourriture qu'ils avaient en réserve tenait dans le placard de la cuisine et sur le rebord de la fenêtre.

Le savon grattait, mais au moins l'eau coulait, maintenant. Lina frotta sa chair de poule et la sécha à se faire rougir la peau. Son regard tomba sur ses vêtements. C'était stupide de porter un corset quand on pouvait compter chacune de ses côtes. La ceinture suffisait largement pour cintrer la robe.

Durant le deuxième été de la guerre, son professeur de dessin avait invité ses élèves à ne plus se laisser comprimer dans des robes étroites qui entravaient chaque pas. Il prononçait « fanon de baleine » comme un gros mot. C'était un admirateur d'Alfred Lichtwark* et un adepte de l'éducation nouvelle, et à seize ans Lina avait été éperdument amoureuse de son jeune professeur. Elle apprit plus tard qu'il était tombé en France, le pays où il voulait vivre.

Elle en avait gardé l'intuition de ce qu'est l'amour d'un homme, et aussi le projet de suivre le séminaire préparant au diplôme d'enseignante, pour pouvoir changer quelque chose aux écoles de ce pays. Était-ce présomptueux de penser que la pédagogie ancienne avait aussi sa part de responsabilité dans cette guerre atroce ? C'était une armée d'hommes soumis qui avait été mise à contribution.

Pendant les derniers jours de la guerre, elle avait encore craint que Lud ne soit mobilisé. Mais l'apprenti commercial de Nagel und Kaemp, un fabricant de grues de port et de navires, avait été épargné et n'avait pas été envoyé dans la bataille. Lina avait promis à sa mère de veiller sur le garçon. Et ça, au moins, c'était réussi.

* Tous les mots ou expressions suivis d'un astérisque sont à retrouver dans le glossaire en fin d'ouvrage.

Elle enfila ses vêtements et emporta le corset dans la cuisine. Même si le couteau tranchant n'avait rien eu à couper depuis longtemps, il s'enfonça dans le corset comme dans du beurre. Lina en éprouva presque du plaisir. En souvenir de son professeur de dessin.

*

Ida appelait Mia. Elle-même discernait de l'agacement dans sa propre intonation et recommença d'une voix encore plus crissante. Est-ce que Mia allait enfin se décider ? Cette nouvelle bonne était une tête de mule. L'eau sortait désormais chaude des robinets et on n'avait plus besoin d'envoyer les domestiques à la cave pour remonter du charbon et allumer les poêles, pourtant on la laissait plantée là, à attendre l'eau de son bain pendant des heures.

Elle considérait les orteils roses qui dépassaient de son long peignoir de bain et dont les ongles scintillaient. Tout en elle était rose, et elle avait dix-sept ans.

La guerre avait été terrible. On ne pouvait pas manger de tout, et on avait vite cessé de recevoir les magnifiques étoffes de Paris et de Londres. Elle connaissait aussi des gens dont les fils étaient tombés. Mais cela mis à part, ils avaient à peine souffert, pas même de la faim. Les Bunge avaient d'excellentes relations.

Ce Friedrich Campmann, qui s'était formé comme banquier chez Berenberg, était sorti indemne de la guerre. Son père verrait d'un bon œil qu'elle réponde avec bienveillance aux avances de Campmann. Lui importait-il ? Ida écarta cette idée d'un petit mouvement de la tête, même si personne ne pouvait le voir. Si. La Tête de mule entraînait justement et la regardait.

— J'attends l'eau de mon bain, dit Ida. Bien chaude. Et mets beaucoup d'huile de sapin dedans.

— Vous ne pouvez pas le faire vous-même ? J'ai beaucoup de travail.

Ida Bunge en eut le souffle coupé. Elles étaient toutes effrontées depuis ces journées révolutionnaires. Quelle racaille ! Elle n'avait qu'à lever le petit doigt pour que sa mère renvoie cette fille. La Tête de mule sembla avoir la même pensée. Elle fit une brève révérence, s'affaira avec empressement sur les robinets et se pencha sur l'eau fumante qui coulait dans la baignoire.

— Laisse, dit Ida. Fais le reste de ton travail. Tu as déjà la tête rouge écarlate. Comment ça se fait, d'ailleurs, que tu sois aussi robuste ? Vous avez tant que ça à manger ?

Mia sembla très gênée. Elle s'inclina une fois encore et se retira. Quel âge pouvait-elle avoir ? Sûrement pas plus qu'Ida elle-même.

Ida referma le robinet d'eau chaude et ajouta de l'eau froide. L'eau chaude faisait vieillir la peau plus vite, avait expliqué Maman. Ida attrapa le flacon d'huile de sapin et en versa généreusement dans la baignoire. Elle ferma la porte avant d'ôter son peignoir et de s'octroyer un long regard dans le miroir. Ce qu'elle voyait était bien trop dommage pour ce passe-lacet de Campmann, même si son père lui prédisait un bel avenir. Mlle Bunge s'arracha à sa propre contemplation et entra dans l'eau vert foncé qui embaumait comme deux hectares de forêt de sapins.

Elle se prélassa un moment dans la baignoire, à se demander comment ce serait de prendre elle-même les choses en main. Sans doute un plaisir, et cela dissiperait son épouvantable ennui.

*

Henny resta longtemps sous l'auvent de Salamander, sur le Jungfernstieg, à regarder la vitrine. Les chaussures

dont elle rêvait depuis plusieurs semaines n'étaient plus à l'étalage, et les autres sans doute toutes plus chères les unes que les autres. Elle hésitait à entrer dans le magasin pour demander s'ils avaient encore les escarpins en daim bordeaux. Elle ferait peut-être mieux de garder son argent pour s'offrir quelques petites libertés.

Le printemps était à peine là et elle se réjouissait déjà de l'été à venir. Il y avait beaucoup de plaisirs payants quand on vivait si près de l'Alster*. Louer un canoë avec Käthe. Nager dans la piscine en plein air de Schwanenwick. Le dernier été joyeux remontait à leurs treize ans. Le suivant avait déjà eu une odeur de guerre.

À peine avait-elle fini son apprentissage à l'hôpital de Lohmühlen qu'on lui avait donné du travail dans l'hôpital militaire, installé dans le bâtiment de l'école pour aveugles, au 42 Finkenaustraße.

Henny se rappelait le jour où les infirmières avaient accompagné dehors les soldats blessés capables de marcher, afin de les placer pour une photo de groupe. Ils étaient très peu à avoir mis leur uniforme, la plupart portaient la blouse blanche de l'hôpital militaire avec leur calot de simples soldats. Elle était restée derrière le photographe et avait regardé, au-delà du groupe, vers la maternité située de l'autre côté de la rue, d'où elle avait vu une femme sortir avec un petit paquet humain dans les bras. À cet instant, elle avait su que sa place était là-bas. Elle ne voulait pas être infirmière, mais sage-femme. Elle portait en elle un grand désir de nouvelle vie, c'était trop de misère et de souffrance qu'elle voyait tous les jours à l'hôpital.

Enfin, en novembre dernier, la guerre s'était terminée et elle avait postulé pour un apprentissage à la maternité de Finkenau. Elle soutenait son projet, même si le salaire de Henny manquerait désormais à leur ménage.

Henny dut laisser passer plusieurs calèches, fiacres automobiles et deux carrioles avant de pouvoir traverser le Jungernstieg pour atteindre l'Alster. Les petits arbres qui bordaient ce côté de la rue montraient leurs premiers bourgeons, le ciel gris s'était fissuré et ajoutait une touche de bleu tandis que les moineaux jacassaient dans les arbres.

Faire une promenade. Manger la potée d'Else. Puis aller chez Käthe pour voir à quoi elle consacrait l'un de ses derniers jours de liberté. Mais Käthe n'avait-elle pas dit qu'elle avait rendez-vous avec Rudi pendant sa pause déjeuner ?

Henny brûlait de le rencontrer. Il semblait beaucoup plaire à Käthe, ce garçon qu'elle connaissait depuis le mois de janvier. Mais elle prenait son temps pour présenter son prince. Tomber amoureuse, voilà un autre vœu de Henny.

*

Des perles d'argent décoraient le petit four blanc que choisit Käthe ; elle aurait bien pris aussi le vert tilleul avec les petites violettes en sucre dessus. Mais Rudi semblait s'impatienter, peut-être qu'il n'avait pas assez d'argent en poche.

Ils s'assirent sous un des grands lustres qui donnaient toute sa splendeur au café du Reichshof. Comme c'était bon d'être du côté lumineux de la vie, avec une fourchette à gâteau dans la main. Käthe la reposa encore une fois, cueillit une petite perle d'argent sur le glaçage et la mit sur sa langue. Prolonger le plaisir.

Rudi but une gorgée de thé et glissa la main dans la poche de son gilet. Le poème assorti au gâteau. Käthe essaya de prendre un air intéressé, mais les vers lui

glissaient dessus, ses pensées dérivèrent vers sa mère, qui avait commencé ce jour-là comme femme de ménage chez des gens de la haute société. Anna n'était-elle pas celle qui nourrissait la famille, encore plus maintenant que l'argent de Käthe allait manquer ? Son père avait trente-quatre ans au moment de son accident sur le chantier naval, sa pension d'invalidé était maigre.

Et elle, elle se gobergeait sous des lustres avec Rudi. Deux jeunes gens dont le cœur battait à gauche et qui pourtant aimaient le faste. Était-ce une contradiction ?

Il faut dire que Rudi appréciait encore plus la poésie que le faste. Comme il se penchait sur sa feuille, une boucle lui tomba sur le visage et il l'écarta. Il avait de fines et longues mains. Rudi était le plus beau garçon qu'elle ait jamais rencontré. Elle l'aurait bien embrassé tout de suite, avec le goût sucré de la perle sur sa langue.

Ces pensées firent oublier à Käthe de savourer son gâteau avec toute la lenteur requise. Fini. Le poème aussi. Rudi plia sa feuille et la remit dans sa poche. Il regarda l'assiette vide de Käthe en regrettant de ne pas pouvoir lui offrir un second gâteau. Alors il lui prit la main, y déposa une dernière perle de sucre qui était tombée de l'assiette, puis embrassa et la paume, et la perle.

*

Dans la pénombre de son bureau, le père d'Ida s'inquiétait pour ses affaires, et notamment pour le caoutchouc d'Amazonie.

Aucun caoutchouc sur le marché. Même les pneus des bicyclettes avaient été confisqués pendant la guerre pour couvrir les besoins de l'armée, puisque le caoutchouc synthétique ne valait pas grand-chose. Maintenant

il y avait pénurie de pneus de bicyclette, et il n'arrivait toujours pas à mettre la main sur son bon caoutchouc brésilien.

Le blocage des ports allemands n'était pas encore levé, et l'internationalisation qui avait enrichi les marchands allemands compromise. Qu'était devenue l'Allemagne ! Rien que la perte de Ballin. Le Kaiser abdique et Albert Ballin prend du poison le jour même parce que l'œuvre de sa vie est détruite. Pourtant, tous n'avaient été pour le Kaiser que des petits épiciers. Aucun n'était à la hauteur en termes de majesté, pas même Ballin. Qu'est-ce qu'il avait dit dès le début, ce grand armateur qui avait fait de sa HAPAG la plus grande compagnie maritime au monde et qui les avait tous fait naviguer dans des pays lointains ? *La guerre est une bêtise qui explose.*

Bunge ne pouvait pas confier le fond de ses pensées à Netty. Elle déplorait le départ du Kaiser. Pas lui. Il ne regrettait que le bon vieux temps. L'époque où l'argent avait été si facile à gagner dans le monde.

Et voilà que Netty avait embauché une seconde bonne et une femme de chambre, parce que les deux bécasses étaient soi-disant tellement surchargées par l'entretien des bricoles qu'elles ne pouvaient pas transporter des seaux d'eau. Carl Christian Bunge secoua la tête. Une cuisinière. Deux bonnes. Une femme de ménage. Et le jardinier. Le chauffeur ne comptait pas. Il était indispensable. Bunge n'allait quand même pas conduire l'Adler* lui-même.

Il fallait qu'Ida se fiance avec Campmann. Il promettait succès et argent, Bunge avait du nez pour ça. Son exigeante fille serait ainsi pourvue, et il n'aurait plus que Netty à coucher sur un lit de roses. Netty était une épouse charmante, mais elle avait l'intelligence d'un écureuil. C'était mignon aussi, un écureuil.

Sa fille, c'était autre chose. Ida avait de l'intelligence, une intelligence très vive. Mais depuis qu'elle avait terminé ses études dans l'institution de Mlle Steenbock, elle ne faisait plus rien. Elle était complètement désœuvrée et trop gâtée. Beaucoup trop gâtée. Mais il avait aussi sa responsabilité là-dedans.

Peut-être devrait-il se créer une autre source de revenus. Kiep faisait désormais dans les spiritueux. On pouvait y réfléchir. Tôt ou tard, les Français allaient aussi s'y remettre. Il devrait dîner avec Kiep, un de ces jours. La dernière fois remontait déjà à un certain temps, ils avaient pris un repas à l'hôtel Atlantic* avec une bouteille de Feist-Feldgrau, bien qu'en réalité il n'appréciât guère le vin mousseux. Des patriotes juifs, ces Feist du Rheingau. Comme l'était ce Hambourgeois de Ballin. Dommage.

L'Écureuil, prénommée Antoinette, était en train de guider la nouvelle femme de ménage. Est-ce qu'elle ferait l'affaire, cette Anna ? Cela faisait deux fois déjà qu'elle laissait des taches sur le sol, cette fois sur le granito du jardin d'hiver.

Netty Bunge lui montra un des endroits où le carrelage granito noir et blanc s'augmentait d'ornements en couleurs. On distinguait au pied d'un palmier en pot une tache qui faisait penser à de la confiture de cerises.

— J'attends plus de soin, dit-elle d'un ton de reproche et l'index levé. Si vous bâclez votre travail, ça ne passera pas avec moi.

Anna Laboe aurait juré qu'il n'y avait pas de tache à cet endroit lorsqu'elle était sortie du jardin d'hiver un quart d'heure plus tôt. Mais elle n'avait pas été prise au service des Bunge pour les contredire. Elle ne s'autorisa à soupirer qu'après le départ de madame. Il suffisait

de travailler une journée dans la maison Bunge pour partager les opinions de Kätthe, même si sa fille était désormais trop à gauche, même pour Karl. Lui croyait toujours à ses sociaux-démocrates, bien qu'ils aient très vite cédé face au Kaiser et à la patrie.

Comment les sociaux-démocrates allaient-ils s'en sortir lors des élections ? Kätthe enrageait de ne pas encore avoir le droit de faire sa croix, alors que pour la première fois les femmes pouvaient participer. Anna Laboe, en tout cas, ne se priverait pas d'aller dans le bureau de vote avec Karl et d'accomplir son devoir. Avec sa moitié au bras, il aurait ensuite moins de mal à trouver le chemin de la maison.

Elle s'agenouilla sur le granito et enleva la tache rouge ; elle n'avait aucune explication pour cette matière collante qu'elle aurait certainement remarquée. Ce n'était pas de la confiture de cerises.

*

Quelques heures plus tard, Anna Laboe était assise à la table de sa cuisine, sans avoir retiré son manteau ni son petit chapeau plat. Devant elle étaient posés deux sacs en papier d'où se déversaient de maigres pommes de terre et des oignons rabougris qu'elle regardait d'un air fatigué, comme si elle ne savait pas du tout quoi en faire. Or l'heure du dîner approchait.

— Le bureau de monsieur est tellement vert que tu as l'impression que tu vas te noyer dans un lac forestier, dit-elle sans se tourner vers Kätthe.

Celle-ci était entrée dans la cuisine et augmenta l'éclairage de la lampe à gaz.

— Du jute vert foncé sur les murs, on dirait de la vase. Et toutes sortes de pots remplis de fougères, posés